


Le bulletin reprend son nom originel plus facile à se rappeler et à classer que celui adopté depuis janvier (SLZM 2023-xx).

Merci à ceux qui en ont fait la remarque !

S O M M A I R E

<u>Homélie</u>	Rien ne remplacera une messe pour le salut du monde	Mgr Gullickson	page 2
<u>La culture à l'endroit</u>	Le mythe de la terre plate	Abbé Weil	page 5
<u>Pour le Bien Commun</u>	Du covid à l'arnaque écolo	Prof Luca Marini	page 13
<u>Le Texte du Mois</u>	Le pari de Pascal est il un bon argument ?	F. Guillaud	page 18
<u>Eglise</u>	Eglise : la grande blessure (fin)	Mgr Vitus Huonder	page 22
<u>Vie spirituelle</u>	Méditation de printemps	P. J-F. Thomas	page. 28
<u>Notre Histoire</u>	Charles VII le bien servi	J Trémolet de Villers	page 31

EDITORIAL POUR LE MOIS DU SACRÉ CŒUR

OUVENEZ VOUS AU
ACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Souvenez-vous, ô Sacré Coeur de Jésus, de tout ce que vous avez fait pour sauver nos âmes, et ne les laissez pas périr.

Souvenez-vous de l'éternel et immense amour que vous avez eu pour elles ;

ne repoussez pas ces âmes qui viennent à vous défaillantes sous le poids de leurs misères, oppressées sous celui de tant de douleurs.

Soyez touché de notre faiblesse, des dangers qui nous environnent de toutes parts, des maux qui nous font soupirer et gémir.

Remplis de confiance et d'amour, nous venons à votre Coeur, ô Jésus, comme au Coeur du meilleur des pères, du plus tendre et du plus compatissant des amis.

Recevez-nous, ô Sacré Coeur, dans votre infinie tendresse, faites-nous ressentir les effets de votre compassion et de votre amour ; montrez-vous notre appui, notre médiateur auprès de votre Père.

Au nom de votre Sang et de vos mérites, accordez-nous la force dans nos faiblesses, la consolation dans nos peines, la grâce de vous aimer dans le temps et celle de vous posséder dans l'éternité. Ainsi soit-il..

HOMELIE

Rien ne remplacera une messe pour le salut du monde

| Lundi de Pentecôte Chartres, Mgr Gullickson, ancien nonce en Suisse |

Lorsque j'ai été invité à prendre la place de notre cher défunt, le cardinal Georges Pell, il m'a été suggéré de m'inspirer pour cette homélie de ce que le pape Benoît XVI avait dit lors de son passage à Paris en 2008 sur la place centrale de la Sainte Messe dans nos vies : « Rien ne remplacera jamais une messe pour le salut du monde. »

L'année 2008, pour un vieil homme comme moi, cela semble être hier, mais même pour les plus jeunes d'entre vous, les paroles du pape Benoît n'ont rien perdu de leur pertinence : rien ne remplacera jamais une messe pour le salut du monde. Oui, c'est une grande revendication. On pourrait même dire que les paroles du pape Benoît XVI sont prétentieuses : « Rien ne remplacera jamais une messe pour le salut du monde. »

Ces paroles du pape en 2008 peuvent ou non correspondre à votre expérience de la sainte messe jusqu'à aujourd'hui. Je suppose qu'il est plus facile d'accepter son affirmation à l'occasion d'une grande célébration comme la nôtre aujourd'hui, à la fin d'une longue marche de Paris à Chartres. Des gens racontent souvent comment leur vie a été changée par la messe de clôture d'un grand pèlerinage comme le nôtre, ou peut-être par une messe papale à l'occasion d'une Journée mondiale de la jeunesse. Mais les paroles du pape Benoît XVI sont plus simples que cela. Il parle simplement d'une messe, de n'importe quelle messe.

« Rien ne remplacera jamais une messe pour le salut du monde »

En ce sens, il peut être plus difficile d'appliquer ces mots à nos simples messes paroissiales ou à la messe silencieuse d'un bon prêtre. Pourtant les paroles sont vraies : elles s'inspirent de ce que nous croyons au sujet de la sainte messe et elle donne le sens du terme de notre pèlerinage : l'Eucharistie, salut des âmes. Rien ne remplacera

jamais une messe pour le salut du monde.

En l'an 165 après Jésus-Christ, le martyr saint Justin s'est retrouvé face à son juge païen pour répondre de sa profession de foi catholique contre la religion d'État de la Rome antique. Notre martyr Justin a tenu tête à son juge et a insisté sur la nécessité de la célébration du saint sacrifice de la messe comme seul moyen pour un disciple de Jésus-Christ de sanctifier le dimanche. Il a dit très clairement que sans dimanche, nous ne pouvons pas vivre. Sans sainte messe, nous ne pouvons pas vivre ! L'Eucharistie, salut des âmes...

Objectivement, le christianisme était une réalité assez minuscule dans le monde encore majoritairement païen de l'époque de Justin. Cependant, que le christianisme fût grand ou petit n'était pas, et ne sera jamais le sujet. Le témoignage de saint Justin face à la mort n'était pas une stratégie mais plutôt une vérité avec laquelle lui et les premiers chrétiens ne voulaient pas, et ne pouvaient pas transiger. Il a dit que sans dimanche, nous ne pouvons pas vivre. Il doit en être de même pour nous aujourd'hui : tenir au saint sacrifice de la messe est chose absolue pour les catholiques. C'est votre présent et ce sera votre seul avenir.

« L'œuvre par excellence des catholiques »

Comprenons ce que veut dire notre thème et énonçons-le le plus clairement, le plus fièrement, de la façon la moins équivoque possible. Saint Justin, martyr de l'an 165 de notre ère, me comprendrait parfaitement quand je dis que la messe est l'œuvre par excellence des catholiques. C'est une question de bonté, c'est une question de vérité, c'est tout simplement la source de la vraie lumière. Rien ne remplacera jamais une messe pour le salut du monde. Tout le reste, sauf Jésus-Christ, est ténèbres, et son sacrifice sanglant sur la croix est accompli une fois pour toutes. Ce sacrifice était nécessaire pour notre salut, pour le salut du monde. Le vrai bonheur, la lumière et la vie ne se trouvent nulle part ailleurs qu'en lui. Rien d'autre ne compte, mais seulement ce qui peut être trouvé en lui. Personne d'autre que le Seigneur ne comble tous nos besoins.

En ce sens, pour comprendre ces jours de marche, on pourrait dire que le week-end de la Pentecôte, en tant que pèlerinage, représente l'ensemble de notre vie. Elle est, ou peut être pour nous une intense expérience religieuse. Nous n'avons pas seulement voyagé de Paris ou depuis le lieu où nous avons commencé notre voyage vers la cathédrale de Chartres. Notre pèlerinage représente le cheminement de notre vie vers Dieu. Israël a marché hors d'Égypte à travers la mer Rouge, se déplaçant par étapes à travers le désert jusqu'à la terre promise. Par le baptême, nous sommes appelés à tout abandonner et à nous lier au Christ, et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi le Fils de l'homme doit-il être élevé afin que tout homme qui croit en lui ait la vie éternelle : le Christ élevé sur la croix et attirant tout à lui, voilà ce que nous sommes.

« En Jésus-Christ il n'y a rien de plus grand que son sacrifice »

J'attire spécifiquement votre attention sur les derniers mots de l'évangile d'aujourd'hui : « Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées, mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière afin que ses œuvres soient manifestées parce que c'est en Dieu qu'elles sont faites. » Tout récemment, j'ai eu la joie de lire l'édition réimprimée et complétée en anglais du livre du moine bénédictin français, donc Gaspar Lefebvre : Catholic liturgy, its fundamental principles, initialement traduit en 1924 à partir de son ouvrage de 1920, Liturgia – ses principes fondamentaux. Au chapitre 6, intitulé « Le saint sacrifice de la messe », dom Gaspar écrit ceci : « Dans tout l'univers, dit Bossuet, il n'y a rien de plus grand que Jésus-Christ, et en Jésus-Christ il n'y a rien de plus grand que son sacrifice, et dans son sacrifice il n'y a rien de plus grand que le moment de sa mort quand le Sauveur, criant d'une voix forte, dit : "Père, entre tes mains je remets mon esprit." Quand nous nous souvenons de ce que l'Eglise est la continuation de la vie du Christ sur la terre, et que la messe est la continuation du Calvaire, nous pouvons aussi dire que dans le monde entier, il n'y a rien de plus grand que l'Eglise, dans l'Eglise il n'y a rien

de plus grand que la messe, et dans la messe il n'y a rien de plus grand que la transsubstantiation. Saint Thomas s'écrie : "Peut-il y avoir quelque chose de plus merveilleux que ce sacrement ? En lui il se produit que le pain et le vin ne sont plus du pain et du vin mais à leur place le Corps et le Sang du Christ, c'est-à-dire que le Christ lui-même est là, Dieu parfait et homme parfait sous l'apparence d'un peu de pain et de vin." »

J'espère et je prie pour que ce pèlerinage et que ce saint sacrifice de la Messe en particulier, puissent vous fortifier, vous inspirer, oui, vous encourager sur votre chemin vers Dieu par le Christ, car en effet, la question pour nos vies semblerait être : comment parvenir à Dieu ? Et la réponse est très simple : soyez prêt à vous tenir au côté de saint Justin. Pourriez-vous finir comme saint Justin, mourant en martyr pour la messe dominicale ? Il ne s'agit pas de réclamer le martyre, tenez-vous juste prêts avec Justin, si on vous appelle, et peu importent les conséquences.

L'Eucharistie, salut des âmes ! Rien ne remplacera jamais une messe pour le salut du monde..

LA CULTURE À L'ENDROIT

La Terre plate ? Les dessous d'une falsification

Non, la falsification dont nous allons parler ne viens pas de la NASA, mais porte sur l'idée tenace et néanmoins fausse d'un Moyen-Âge platiste, et les dessous idéologiques de ce mythe. Abbé Weil, La Porte Latine, 10 juin 2023

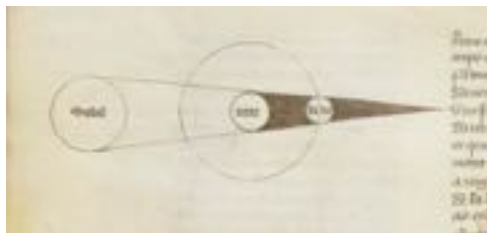
Le récent couronnement de Charles III nous a donné à voir une image semblant surgir d'un livre d'histoire : le nouveau roi Charles III tenant en sa main les insignes du pouvoir royal, dont l'orbe crucifère, c'est-à-dire la sphère surmontée d'une croix, symbolisant la Terre rachetée par la Croix de Jésus-Christ. Cet orbe est d'usage très ancien. On le retrouve durant tout le Moyen-Âge, en particulier dans des représentations du Christ, tenant l'orbe dans sa main ou sous ses pieds. L'orbe présente un hémisphère délimité en trois parties en raison des trois continents connus à l'époque. Un fait s'impose donc : on représente donc la Terre comme une sphère bien avant la découverte de

l'Amérique. Ceci devrait éveiller un questionnement sur un mythe extrêmement répandu, à savoir que « *au Moyen-Âge on croyait que la Terre était plate* ». On entend cela dans la bouche de journalistes, d'intellectuels, de ministres comme Marlène Schiappa ou Claude Allègre, et jusque dans des films historiques, des livres d'histoires et des manuels scolaires, même récents. Dans une émission de 2022 de « C Jamy », patronnée par le célèbre Jamy Gourmaud, l'intervenant affirmait : « *Au XV^e s, à l'époque de Christophe Colomb, nombreux sont ceux qui pensent que la Terre est plate. Ils se basent sur ce qu'affirme la Bible [image de saint Thomas d'Aquin], mais Christophe Colomb n'y croit pas une seule seconde.* » [1] Et si nous consultons le baromètre de la pensée dominante, à savoir ChatGPT, celui-ci nous dit : « *Au Moyen Âge, les gens pensaient généralement que la Terre était plate [...] Les théories scientifiques sur la forme de la Terre, telles que celles développées par les anciens Grecs, étaient connues, mais elles étaient souvent considérées comme controversées ou hérétiques par l'Église.* » [2] D'où l'on voit que le supposé platisme médiéval est associé à la foi catholique qui aurait dogmatisé cette idée naïve en se basant sur la Bible contre le savoir des Grecs païens. Sauf que cela fait déjà plusieurs décennies que des études ont montré sans équivoque qu'il s'agit d'un mythe [3].

Des preuves innombrables

Outre l'argument iconographique, il suffirait d'ouvrir quelque livre savant d'un ecclésiastique catholique de cette vaste période pour mettre fin au mythe du platisme médiéval. On sait que Christophe Colomb a notamment basé son audacieuse entreprise sur un ouvrage inachevé du pape Pie II († 1458), l'*Historia rerum ubique gestarum*, que l'explorateur avait annoté. Dès les premières lignes de cet ouvrage qui se veut encyclopédique, Pie II affirme : « À peu de choses près, tout le monde s'accorde à dire que la forme du monde [4] est sphérique [rotundam] ; on s'accorde de même au sujet de la Terre ». Dans le même ouvrage, le Pape traite des mesures de la circonférence terrestre par Eratosthène (III^es. avant JC) et Ptolémée (II^es.). Christophe Colomb avait également annoté un ouvrage du cardinal Pierre d'Ailly († 1420), l'*Imago mundi*. Le savant cardinal y discourait sur le rayon et le volume de la sphère terrestre, les zones climatiques en fonction de la latitude, ou encore sur les pôles. Il y affirme par exemple par conclusion logique, que « ceux qui habiteraient le Pôle auraient pendant la moitié de l'année le soleil au-dessus de leur horizon, et pendant l'autre moitié, une nuit continuelle »[5], ce qui est d'une remarquable

exactitude. Pierre d'Ailly s'inspirait du *Traité de la Sphère* de Nicolas Oresme († 1322), évêque de Lisieux et conseiller de Charles V. Le titre de l'ouvrage est suffisamment évocateur. Le même Oresme s'inspire d'un ouvrage éponyme, le *Traité de la Sphère* du moine anglais Jean de Sacrobosco († 1256) qui fut une grande réussite pédagogique rééditée, complétée et commentée pendant plusieurs siècles. À la même époque, saint Thomas d'Aquin, dans les toutes premières pages de la *Somme Théologique*, voulant montrer que l'on peut arriver à une même conclusion par des chemins différents, illustre son propos ainsi : « Ainsi est-ce bien une même conclusion que démontrent l'astronome et le physicien, par exemple, que la terre est ronde » [6]. C'est donc une banalité admise par les divers savants de cette époque. Au tournant du II^e millénaire, Gerbert d'Aurillac († 1003), qui fut élu pape sous le nom de Sylvestre II, réalise un globe terrestre et, comme beaucoup de docteurs de l'époque, il commente Macrobie [7] († 400), lequel affirme la sphéricité. Ajoutons encore saint Bède le Vénérable († 735) qui nous dit que « La Terre est semblable à un globe », saint Isidore de Séville († 636), qui parle du « globe terrestre » dans ses fameuses *Etymologies*, Boèce († 524) qui évoque la « masse arrondie de la Terre » [8], saint Grégoire de Nysse († 395) qui nous décrit une éclipse par la projection de la « forme sphérique » [9] de la Terre sur la Lune, etc [10]. Bien entendu, la cosmologie ancienne affirme aussi une Terre immobile au centre d'un cosmos sphérique fermé, mais ces erreurs reprises des Grecs.



Ci contre : Eclipse de lune dans le Traité de la Sphère de Nicolas Oresme

Ci dessous : Représentation des hommes sur la terre et d'une éclipse de soleil dans

l'Imago Mundi de Gossini (Metz 1246)



Les dessous du mythe

On pourrait n'accorder que peu d'importance à tout cela. Après tout, le chrétien peut sauver son âme quelle que soit la forme qu'il attribue à la Terre. L'essentiel n'est-il pas cette effrayante diminution de l'espérance de vie qui n'est plus que de 85 ans alors qu'elle fut au Moyen-Âge l'espérance de la vie éternelle ? Certes, mais ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la forme de la terre ou la science des temps anciens, mais l'origine du mythe contemporain et ce qu'il nous dit de notre époque. Ce mythe a longtemps servi de formule toute faite pour ridiculiser d'un trait la sottise supposée d'une période chrétienne condensée sous le vocable réducteur de « Moyen-Âge ». Or, cet « obscurantisme » supposé se retourne contre les propagateurs du mythe, d'autant plus fortement que l'accès au savoir est incomparablement meilleur aujourd'hui qu'au temps où l'imprimerie n'existe pas encore. Il est aisé de défaire le mythe du platisme médiéval, alors qu'une énergie considérable a été nécessaire au Moyen-Âge pour conserver le savoir des anciens. Dans un livre salutaire paru en 2021, *La Terre plate, généalogie d'une idée fausse* [11], deux universitaires retracent l'origine de ce mythe tenace. Doit-on s'étonner d'y découvrir que le principal auteur du mythe n'est autre que Voltaire ?

Lactance et Comas

Il y a bien quelques éléments qui ont permis de fonder le mythe, en particulier l'apologète chrétien Lactance († 325) qui est la seule exception occidentale en faveur d'une Terre plate. Mais son opinion n'a été suivie par personne et il n'a jamais été compté parmi les Pères de l'Église. En orient, on trouve un certain Cosmas Indicopleustes († vers 550) qui a rédigé une *Topographie chrétienne* platiste. Cet illustre inconnu, dont le nom même est incertain, semble être un marchand de langue grecque issu du schisme nestorien. La première traduction latine de sa *Topographie* remonte à 1707. Est-il nécessaire de préciser qu'il est donc totalement inconnu de l'occident médiéval ? Voltaire cite pourtant Lactance et Cosmas comme représentant la position de tous les Pères : « Les Pères regardaient la Terre comme un grand vaisseau entouré d'eau ; la proue était à l'orient, et la poupe à l'occident ». [12] C'est manquer là à une élémentaire remise en contexte jugeant la transmission des idées. Avec de tels amalgame, on pourrait aussi bien dire que le III^e millénaire est platiste si l'on en juge par certaines vidéos présentes sur internet : c'est prendre une thèse marginale pour la norme. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de voir citer Cosmas comme la référence qu'il n'a jamais été.

La question des antipodes

Dans la *Cité de Dieu*, saint Augustin dit qu'il ne faut pas croire ceux qui affirment

l'existence d'antipodiens [13], c'est-à-dire d'habitants du côté opposé de la Terre, car cette théorie se fonde sur des conjectures incertaines et non des récits probants. Saint Augustin fait là preuve d'une exigence empirique qu'on pourrait difficilement lui reprocher et qui ne concerne pas la forme de la Terre. De cela, Voltaire a pourtant conclu que le grand docteur de l'Église niait la sphéricité de la Terre ! Voltaire affirme également qu'« Alonso Tostado, évêque d'Avila, sur la fin du XV^e s, déclare, dans son *Commentaire sur la Genèse*, que la foi chrétienne est ébranlée pour peu qu'on croie la Terre ronde. » Or, pour peu qu'on ouvre le livre en question, on y découvre d'emblée le mensonge de Voltaire, car cet évêque parle de la « Terre sphérique », ou de « notre hémisphère » [14]. En revanche, Tostado pense, comme saint Augustin que les antipodes ne sont pas habités. Pierre d'Ailly, dans l'ouvrage cité plus haut, qualifie d'« opinions » les différentes thèses sur l'habitation des antipodes. Nous sommes là très loin du dogme. C'est à cette question marginale des « antipodiens » que l'exploration de Christophe Colomb vient apporter une réponse. Il s'est ensuite créé la légende d'un Christophe Colomb venant briser le dogme platiste sur le récif de l'expérience, spécialement dans une biographie produite par Washington Irving, qui a très largement contribué au mythe.

La Bible est-elle platiste ?

Dans le tribunal du platisme, Voltaire appelle bien sûr la Sainte Écriture au banc des accusés. Il écrit avec l'ironie venimeuse qui le caractérise : « Le juste respect pour la Bible, qui nous enseigne tant de vérités plus nécessaires et plus sublimes, fut la cause de cette erreur universelle parmi nous. On avait trouvé dans le psaume 103, que Dieu a étendu le ciel sur la Terre comme une peau » [15]. Certainement, si l'on veut soutirer à l'Écriture un aveu de platisme, on pourra toujours plaquer cette idée préconçue sur un verset qui s'y accommode tant bien que mal [16]]. L'opposé est d'ailleurs également possible puisque la Vulgate désigne régulièrement la Terre par le mot d'« orbis » que l'on traduirait volontiers par « globe » [17]]. Mais plutôt que de mener ces débats stériles, rappelons ce principe catholique bien connu que l'Écriture doit se lire à la lumière du magistère et des Pères. Or Voltaire n'est pas un Père de l'Église. Laissons plutôt la parole à la remarquable sagesse de saint Basile de Césaré († 379) :

« Des physiciens qui ont traité du monde, ont beaucoup parlé de la figure de la terre, ils ont examiné si c'est une sphère ou un cylindre, si elle ressemble à un disque, et si elle est arrondie de toutes parts, ou si elle a la forme d'un van, et si elle est creuse au milieu ; car telles sont les idées qu'ont eues les philosophes, et par lesquelles ils se

sont combattus les uns les autres [18] : pour moi, je ne me porterai pas à mépriser notre formation du monde parce que le serviteur de Dieu, Moïse, n'a point parlé de la figure de la terre, qu'il n'a point dit qu'elle a de circonférence 180.000 stades [19] ; parce qu'il n'a point mesuré l'espace de l'air dans lequel s'étend l'ombre de la terre lorsque le soleil a quitté notre horizon ; parce qu'il n'a pas expliqué comment cette même ombre, approchant de la lune, cause des éclipses. Parce qu'il a gardé le silence sur ces points qui – nous étant inutiles – ne nous intéressent pas, me faudra-t-il déprécier, en les comparant à la folle sagesse [du monde], les enseignements de l'Esprit Saint ? Ou plutôt ne glorifions-nous pas Celui qui, loin d'amuser notre esprit à des vanités, a voulu que tout fût écrit pour l'édification et le salut de nos âmes. Faute, me semble-t-il, de l'avoir compris, certains ont tenté par des altérations du sens et des interprétations figurées, d'attribuer d'eux-mêmes aux Écritures une profondeur d'emprunt. Mais c'est là se faire plus sage que les oracles de l'Esprit Saint, et, sous couleur d'interprétation, introduire dans le texte des pensées personnels. Prenons donc [ces oracles] tels qu'ils sont écrits. » [*Homélies sur l'Hexameron*](#), h. IX.none

On trouve une remarque semblable chez saint Augustin, au sujet du mouvement des astres : « Jamais l'Évangile ne met sur les lèvres du Seigneur des paroles comme celles-ci : "Je vous envoie le Paraclet pour vous enseigner la course de la lune et du soleil." Jésus-Christ voulait faire des chrétiens et non des mathématiciens. Sur ces matières, les hommes n'ont besoin que des enseignements qui leur sont donnés dans les écoles. » *Contre Félix le manichéen*, l.

L'Église est-elle « sphériste » ?

L'Église n'a donc pas plus affirmé la platitude que la rotondité parce qu'elle n'affirme rien à ce sujet. Tous les Pères, les théologiens et les papes qui affirment que la Terre est sphérique ne fondent pas leur pensée sur la foi, parce qu'ils l'estiment muette sur ce sujet. Systématiquement, ils font référence aux « philosophes », aux « physiciens », aux « mathématiciens ». Ils donnent des arguments tirés de la raison et de l'observation : l'ombre de la Terre sur la Lune lors des éclipses, le mât du navire qui disparaît après la coque ou encore les étoiles nouvelles qui apparaissent à l'horizon lors des voyages. C'est un point important, car le mythe cherchait à insinuer que la foi serait exclusive de la science. Le croyant aurait été porté à chercher la vérité dans la seule foi sans laisser aucun interstice à la raison. Mais ce n'est pas la pensée de l'Eglise. Les Pères de l'Église ont seulement eu à cœur de repousser l'idée de l'éternité du monde véhiculée par la cosmologie ancienne. La cosmologie moderne ne leur en fera pas reproche.

L'inertie d'une falsification

Tous ces éléments pourraient induire en erreur le non-initié, mais ils ne sauraient impressionner un historien quelque peu sérieux. Les premiers propagateurs du mythe ont été les plus coupables. Mais une fois que les premières falsifications sont passées, les suivants répètent le catéchisme voltairien, mu par une foi aveugle dans le progrès, sans regard critique, et avec le temps, la falsification répétée des milliers de fois a pris la valeur d'une vérité historique établie. Michelet, qui mérite davantage le titre de romancier que d'historien, a évidemment repris cette fable, parmi bien d'autres. Elle se trouve également prolongée par Antoine-Jean Letronne, titulaire de la chaire d'histoire au prestigieux Collège de France au XIX^e s [20]. Le temps a fait que même un auteur comme Arthur Koestler s'y est trompé, alors même qu'il a contribué à démythifier l'affaire Galilée [21]. On trouve même un livre de 2015 prétendant « fracasser les mythes » qui en véhicule une version légèrement mitigée [22]. Au début, ce mythe est surtout propagé par les milieux anti-catholiques, mais avec le temps, il en arrive rapidement à bernier les catholiques.

Des éléments se sont ajoutés par la suite, comme les cartes anciennes, parfois exhibées comme preuve du platisme médiéval. Mais prendre des cartes à plat pour une preuve de platisme est un argument d'une bêtise confondante qui nous ferait ranger les créateurs des cartes Michelin ou les concepteurs de Google Maps parmi les platistes au prétexte qu'ils représentent la surface de la Terre à plat. Quant aux représentations en coupe, ce qui pourrait constituer une vraie preuve, elles ne sont pas tirées des manuscrits médiévaux mais sont des productions contemporaines destinées à illustrer le mythe ! Le mythe devient ainsi le créateur de ses propres « preuves ». Il s'auto-entretient.

Les origines du platisme contemporain

Ironiquement, la naissance du véritable phénomène platiste actuel est à chercher au XIX^e s, peu après les « lumières », dans l'essor du rationalisme, au sein d'une communauté socialiste utopique. En effet, vers 1839, Samuel Rowbotham, secrétaire de l'éphémère communauté utopique *Manea Fen* d'inspiration Oweniste [23], se livre à des expériences sur la rivière Bedford dont il conclut que la Terre est plate. Il rédige un pamphlet sous le titre d'« Astronomie Zététique » (1849) pour défendre son étrange conclusion en faisant appel à sa méthode « zététique » [24] basée sur la seule raison. Il produit par la suite un ouvrage plus important (1881) en ajoutant quelques passages bibliques interprétés d'une manière très personnelle, en ne

faisant appel ni aux Pères, ni à Cosmas, ni au Moyen-Âge, et certainement pas au magistère, car c'est un protestant qui se semble rattaché à aucune dénomination. Ses idées sont ensuite reprises par une secte protestante, la *Christian Catholic Apostolic Church*, qui n'a évidemment rien de catholique malgré son nom, puis par la fameuse Flat-Earth Society qui perdure encore aujourd'hui.

Conclusion

Il est inquiétant et révélateur de constater qu'une erreur aussi grossière soit encore aussi répandue. Si un tel mythe a pu encombrer les manuels scolaires pendant deux siècles, combien d'autres se cachent encore dans les représentations contemporaines de la chrétienté médiévale ? C'est l'interdiction supposée de la dissection [25], l'histoire absurde de la discussion sur l'âme des femmes [26], le mythe du droit de cuissage que Voltaire ne craint pas d'attribuer aux Évêques [27], etc. La réalité se révèle bien plus difficile à trouver quand ce sont des faits réels qui ont subi le mélange d'une part de mythe comme la chasse aux sorcières, l'inquisition ou l'affaire Galilée. Tous ces mythes se sont implantés d'autant plus durablement qu'ils venaient conforter les idées préconçues des anticléricaux de tous bords, qu'ils soient révolutionnaires ou protestants, alors même qu'ils avaient sans cesse à la bouche la « lutte contre les préjugés ». C'est dans cet état d'esprit qu'il faut trouver la cause principale de ces mythes : on juge la période médiévale irrationnelle parce que l'on porte un regard irrationnel dessus. On projette sa propre irrationalité sur le passé pour mieux conforter l'orgueil d'un présent jugé « illuminé » par la raison : le passé est « obscurantiste », et nous sommes enfin « éclairés », dit-on avec un orgueilleux manichéisme. Mais l'« éclairage » du IIII^e millénaire n'est pas si clair : ne voit-on pas des personnes haut placées s'interroger sérieusement sur l'opportunité de placer des hommes dans les prisons pour femmes ou dans les compétitions sportives pour femmes, simplement parce que ces hommes ont déclarés se sentir femme. Ne voit-on pas des élus qui plaident pour la préservation des « surmulots » de Paris ? Vraiment, notre monde ne tourne pas rond. La perte de la foi ne serait-elle pour quelque chose dans cette perte de raison ? Par l'oubli cette verticalité religieuse qui fait tendre l'homme vers Dieu, la Terre d'aujourd'hui a perdu une de ses dimensions : elle est devenue spirituellement plate ».

Notes de bas de page

1. Evan Adelinet, C Jamy du 22 avril 2022. On retrouve la même erreur de la part de Jamy Gourmaud dans un autre épisode de l'émission[↗]

2. Réponse de ChatGPT à la question « Quelle forme avait la terre selon les gens du Moyen-Âge ? ». A noter que si l'on pose la question plus spécifique « Que disent les études récentes au sujet de l'idée que au "Moyen-Âge, on croyait la terre plate ? » », on obtient une réponse diamétralement opposée qui démonte le mythe. D'où l'on voit cette IA a été « entraînée » avec des données contradictoires dont la majorité reprenait le mythe. La première question, plus large, obtient ainsi la réponse qui correspond à la majorité des textes, donc l'opinion dominante. La seconde question vise à orienter la réponse vers les études spécifiques sur cette idée reçue.[↔]

3. f. *Inventing the Flat Earth*, Jeffrey Burton Russel, 1991[↔]

4. Le « monde » n'est pas la Terre, mais fait référence à la cosmologie ancienne d'un univers fermé et sphérique. La confusion entre les deux est fréquente, même dans les ouvrages des historiens. Nous nous sommes bien attachés à lever cette équivoque tout au long de notre article.[↔]

5. *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly, traduit et commenté par Edmond Buron, tome 1, Maisonneuve frères, 1930.[↔]

6. ST, la pars, q. 1, a. 1, ad. 2um.[↔]

7. Commentaire au Songe de Scipion[↔]

8. *Consolation de la philosophie*, II, 13.[↔]

9. « Selon les astronomes, en ce monde tout rempli de lumière, l'ombre [sur la Lune] est formée par l'interposition du corps de la terre. Mais l'ombre, d'après la forme sphérique de celle-ci, est enfermée sur la partie arrière par les rayons du soleil et prend la forme d'un cône. Le soleil, lui, plusieurs fois plus grand que la terre, l'encercle de toutes parts de ses rayons et, à la limite du cône, réunit entre eux les points d'attache de la lumière. » La Création de l'homme, Sources Chrétiennes n° 6, ch. 21, p. 181.[↔]

10. Saint Ambroise affirme la sphéricité du « monde » ainsi que du soleil et de la Lune, mais il est difficile de trouver une mention exacte pour la Terre, car ce n'est pas le genre de question qui intéresse les Pères. Cependant, sa cosmologie suppose fortement la sphéricité de la Terre (cf. P. L. XIV, col. 133). Il en va de même pour Eusèbe de Césarée (*Collectio Nova Patrum et Scriptorum*, ed. Montfaucon, t. 1, p. 460) ou saint Jérôme (*Commentaire de l'épître aux Ephésiens*, Trad. Abbé Bareille).[↔]

11. Violaine Giacomotto-Charra et Sylvie Nony, Ed. Les Belles Lettres, 2021. Nous nous sommes fortement basés sur cet ouvrage.[↔]

12. Dictionnaire philosophique (1764), article Figure. Cf. aussi les articles « Ciel matériel » et « Ciel des Anciens »[↔]

14. La Cité de Dieu, I. XVI, ch. IX.[↔]

15. 13. Alphonsi Tostati Episcopi Abulensis, *Opera omnia*, Commentaria in Genesim, Venise, 1728, p. 71-72.[↔]

16. Voltaire a ajouté les mots « sur la Terre » qui ne se trouvent pas dans le verset cité.[↔]

17. Certains invoquent Isaïe (40, 22) parlant du Seigneur « assis sur le cercle [gyrum] de la Terre. » Mais le fait de placer Dieu en position assise étant manifestement un anthropomorphisme à prendre au sens métaphorique, on ne peut évidemment pas s'appuyer sur un tel verset pour en tirer un sens littéral propre. Nous avons aussi ce passage d'un psaume « Moi, j'ai affermi ses colonnes » (Ps 74, 4), mais saint Ambroise dit clairement de ce passage « nous ne pouvons pas estimer qu'il s'agisse de vraies colonnes, mais de cette vertu par laquelle [Dieu] affermit et soutient la substance de la Terre » (P. L. XIV, col. 133)[↔]

18. Cf. l'Introit de la Pentecôte : « L'Esprit du Seigneur a rempli l'orbe des terres [orbem terrarum] » (Sg 1, 7). Le latin *orbis* est ambigu en ce qu'il peut signifier « cercle » ou « sphère ». C'est la même ambiguïté que le mot « rond » : on parle de la « Terre ronde » pour désigner une sphère, mais on parle aussi d'une « table ronde » pour tant plate. Le dictionnaire latin de F. Gaffiot traduit ainsi l'expression « *orbis terræ* » : « disque de la terre d'après les idées anciennes, pour nous globe terrestre ». Mais il est clair que M. Gaffiot est tributaire du mythe. Si l'on regarde les textes des Pères, on voit par exemple saint Ambroise parler indifféremment d'*orbis lunæ* et de *globus lunæ*, ce qui indique que l'*orbis* est bien un globe (P. L., t. XIV, col. 127 et 200). Au XVI^e s., le savant et poète Jean-Pierre de Mesmes n'hésite pas à faire cette application : « Il faut donc arrêter que la masse terrestre est ronde, puisque son ombre est ronde : ce que les Saints Prophètes confessent, appelant la Terre en mains endroits *Orbis terræ*. » (*Institutions astronomiques*, chap. 18, p. 54-55)[↔]

19. Saint Basile évoque ici les opinions des philosophes grecs, car ils ne tiennent pas tous pour la sphéricité. Citons le chanoine Copernic qui nous renseigne sur les auteurs de ces diverses opinions : « La terre n'est pas plate, comme l'ont dit Empédocle et Anaximène, ni en forme de tambourin comme disait Leucippe, ni en forme de bateau, comme disait Héraclite, ni creuse d'une autre manière, comme disait Démocrite. Ni encore cylindroïde, comme disait Anaximandre, ni enracinée dans l'épaisseur infinie de la partie inférieure, comme disait Xénophane, mais absolument sphérique, comme le pensent les Philosophes. » (Copernic, *De revolutionibus orbium coelestium*) Ces derniers philosophes sont essentiellement Pythagore, Platon et Aristote. Remarquons que l'imagination humaine va bien au-delà de la dualité réductrice entre disque et sphère.[↔]

20. C'est la mesure donnée par Ptolémée dans sa Géographie. Il usait du stade philétarien valant 210 mètres ce qui donne une circonférence de 37 800 km. La valeur réelle étant de 40 070 km. Cf. Pierre Duhem, *Le Système du monde*, t. II, p. 7.[↔]

21. Des opinions cosmographiques des Pères de l'Église, dans la Revue des deux Monde, t. 1, 1834.[↔]

22. Les Somnambules, 1955. Koestler n'est pas un historien, mais il a le mérite d'aller souvent chercher dans les sources... sauf pour la période pré-copernicienne où il prend Cosmas pour une autorité incontestée.[↔]

23. « Au tout début du Moyen Âge, l'obscurantisme imposé par l'Église catholique fit régner l'idée que la Terre était plate. Mais les contemporains de Christophe Colomb savaient que la Terre n'était pas plate ». Lydia Mammari, C'est vrai ou c'est

faux ? 300 mythes fracassés, Paris, L'Opportun, 2015, section Avant Christophe Colomb, tout le monde pensait que la Terre était plate.[↔]

24. Du nom de Robert Owen, fondateur du socialisme utopique britannique. Owen voyait dans ces communautés le seul moyen de mener une vie « rationnelle » et fonda la Rational Society pour en promouvoir l'idéologie, prônant entre autres la régulation des naissances et des vues très libérales sur le mariage. Rowbotham chercha l'approbation de la « Rational Society » en faveur de sa communauté, mais sans succès, bien qu'il y eût des soutiens. La communauté défraya la chronique et dura à peine deux années (1839-1841), après lesquelles Rowbotham jugeait lui-même celles-ci « blâmables et impraticables ». Cf. "A Monument of Union": Social Change and Personal Experience at the Manea Fen Community, 1839-1841, John Langdon, 2012.[↔]

25. Du grec zeteo, « je cherche ». Comme la plupart de ceux qui, encore aujourd'hui, emploient le terme de zététique, Rowbotham prétend se baser d'abord sur l'expérience alors qu'il tient davantage du théoricien. Il n'est pas l'inventeur de cet usage du terme zététique. En effet, on le retrouve dans la Edinburgh Free Thinkers' Zetetic Society fondée en 1820 par des libres-penseurs athées issus du petit peuple.[↔]

26. Voir l'article de l'abbé Knittel : L'Eglise avait-elle interdit la dissection ?[↔]

27. Voir l'article sur la Légende du concile de Mâcon sur Wikipédia.[↔]

28. La légende a été reprise par Michelet. Elle n'a bien évidemment aucun fondement historique. Cf. Dictionnaire philosophique, Voltaire, article Cuissage : « Il est étonnant que dans l'Europe chrétienne on ait fait très-longtemps une espèce de loi féodale, et que du moins on ait regardé comme un droit coutumier l'usage d'avoir le pucelage de sa vassale. La première nuit des noces de la fille au vilain appartenait sans contredit au seigneur.... Il est indubitable que des abbés, des évêques, s'attribuèrent cette prérogative en qualité de seigneurs temporels ».[↔].

POUR LE BIEN COMMUN

Du Covid à l'arnaque écolo en passant par les extraterrestres

Par Luca Martini, Professeur de droit international à l'université de Rome La Sapienza, Fondateur du CIEB (Comitato Internazionale per l'Etica della Biomedicina) Ce n'est pas un hurluberlu complotiste qui parle ici, mais un 'scientifique' tout ce qu'il y a de capé, professeur de droit international à la prestigieuse université romaine La Sapienza, spécialiste des problèmes juridiques soulevés par le progrès technoscientifique, primé par la Commission européenne en 2003, etc., etc.. Bref, un CV irréprochable, qui invite à le lire avec d'autant plus d'attention. Trad. benoit-et-moi

Des aveux, des confessions, des interceptions et des documents, y compris des documents officiels, émergent quotidiennement, confirmant l'artificialité de l'urgence Covid et l'instrumentalisation de la « campagne de vaccination » scélérate associée, toutes deux conçues et mises en œuvre dans le but de légitimer l'introduction de systèmes numérisés de contrôle social.

En même temps, les données sur la surmortalité en Italie, qui se réfèrent aux années 2021 et 2022, montrent une augmentation de 10% par rapport à la moyenne des années 2015-2019, ce qui jetterait une ombre sur l'avenir structurel de la société italienne si tous les gouvernements récents n'avaient favorisé l'entrée d'immigrants non vaccinés dans le but de ralentir le déclin démographique du pays, brouillant – et pas qu'un peu – les statistiques sur la surmorta-

lité et ses causes – mais ce n'est là qu'une coïncidence. D'ailleurs, l'Institut national des statistiques lui-même attribue les causes de cette surmortalité au changement climatique.

Face à une telle quantité de faits de ce type, il est étonnant que la justice n'ait pas encore ouvert d'enquête – ce qui suffirait à entamer une réflexion sur le degré d'autonomie des magistrats et leur mode de sélection – et que l'ensemble de la classe politique, hier encore engagée à soutenir les *lockdowns* et autres mesures restrictives inutiles et néfastes pour les individus et la collectivité, se retranche aujourd'hui derrière de stériles commissions d'enquête parlementaires.

Il est encore plus étonnant que (presque) tous les médias s'obstinent à garder le silence ou, pire, à semer la confusion dans l'opinion publique, manifestement dans le but de poursuivre un double résultat

- d'une part, pousser les citoyens à croire que la prétendue pandémie a constitué un événement imprévisible et exceptionnel, de nature à justifier des mesures tout aussi imprévisibles et exceptionnelles, et que toute forme d'analyse critique des mesures ainsi mises en place, ainsi que toute récrimination de la gestion globale de l'urgence sanitaire, est inutile ou nuisible ;
- d'autre part, alimenter le soupçon que ceux qui fournissent des informations autres que les informations « officielles » sur l'origine du virus Sars-Cov-2 et sur la gestion du Covid font partie d'un complot visant à délégitimer l'action des pouvoirs publics.

Mais le rôle des médias ne s'arrête pas là et confirme chaque jour davantage l'appartenance organique de ceux-ci au système de pouvoir qui œuvre à imposer, de manière désormais manifeste, des stratégies d'assujettissement de l'ensemble de la population mondiale.

En effet, il est indéniable qu'au fur et à mesure de la prise de conscience collective de certains faits (1. que le Covid n'était pas plus mortel qu'une grippe normale ; qu'il aurait pu être soigné avec des médicaments déjà connus ; 2. que le soi-disant vaccin n'est rien d'autre qu'une thérapie génique expérimentale capable de produire des effets indésirables graves et parfois mortels, et potentiellement capable de modifier l'ADN ; 3. que la plupart des hauts responsables politiques et sanitaires étaient au courant de tout cela), les médias ont jugé bon de

détourner l'attention du public vers de nouvelles situations de crise – de l'eau à la guerre, de l'environnement à l'énergie – selon une méthode d'urgence [qu'on peut qualifier] de « *biopandémisme* ».

Cette méthode permet aux gouvernants d'assimiler les causes et les effets, les problèmes et les solutions, les maux et les remèdes, en réduisant les différentes perspectives possibles à une seule et en leur donnant une réponse univoque, à accepter de manière acritique “coûte que coûte”. À titre d'exemple, il suffit de penser au soi-disant changement climatique, imputé par la science “officielle” et les médias mainstream exclusivement au “réchauffement de la planète” résultant des émissions de dioxyde de carbone produites par les activités humaines, sans tenir compte du fait que la Terre subit des variations climatiques cycliques depuis des millions d'années, également dues à des facteurs solaires et astronomiques, et que l'influence de l'homme sur l'évolution actuelle des températures est encore scientifiquement controversée, étant donné que cette évolution a commencé il y a 15 000 ans, quand la population humaine était relativement faible et que les combustibles fossiles n'étaient pas la principale source d'énergie.

Face au “changement climatique”, les remèdes proposés relèvent de diktats sanitaires, alimentaires, sexuels et démographiques : de la “performance” énergétique des bâtiments, sans laquelle ils ne peuvent plus être vendus ou loués et qui vide de fait le droit de propriété de son contenu, à la “ville à quinze minutes”, où il sera difficile de sortir du périmètre de son quartier sans autorisation spéciale, au risque de se voir infliger une amende ou de voir sa voiture électrique désactivée à distance, symbole de la transition écologique tant proclamée ; aux projets de réduction de la natalité et des animaux domestiques, ces derniers étant coupables, avec les bébés, de produire trop de CO₂ et donc de ne pas être écologiquement durables.

Pour donner un autre exemple, il suffit de penser au *must* de l'exploration spatiale et de la colonisation d'autres planètes, que la science « officielle » et les médias *mainstream* (à commencer par Hollywood) proposent depuis longtemps comme alternative à l'extinction de « l'être humain en tant que race » et qui, en décembre 2020 – donc en pleine urgence sanitaire, mais ce n'est qu'une coïncidence – a trouvé un nouvel élan dans les déclarations de l'ancien directeur du programme israélien de défense spatiale, selon lesquelles les extraterrestres non

seulement existent, mais sont depuis longtemps en contact avec certaines personnalités des États-Unis d'Amérique et mènent des expériences scientifiques en collaboration avec les Américains, tant sur Terre que sur Mars (sic !). [cf. [parismatch.com...les-revelations-choc-d-un-general-israelien](https://parismatch.com/...les-revelations-choc-d-un-general-israelien), ndt]

D'autres diktats, comme la révolution biomédicale et la transition écolo-alimentaire, sont en rapport avec l'exploration et à la colonisation de l'espace :

- la première parce qu'elle vise à détourner le rôle de la médecine et des soins de santé vers des approches supposées prédictives et préventives basées sur l'utilisation de technologies convergentes (nanotechnologies, bio-robotique, neurosciences, biologie de synthèse, etc.) capable de modifier l'identité psychophysique de l'être humain, comme dans le cas du « vaccin anti-covid » ;
- la seconde parce qu'elle vise à fournir des « nouveaux aliments » (OGM, farines d'insectes, viandes, poissons et lait clonés ou synthétiques, etc.) qui, pour certains, constitueraient la seule source durable d'alimentation, tout en s'inscrivant dans le sens anglo-saxon de la « *food security* », fondée sur la quantité et non la qualité des aliments ;
- les deux parce qu'ils sont apparemment en mesure d'assurer que l'amélioration humaine qui, d'une part, pourrait ouvrir la voie à la conquête de mondes lointains, d'autre part, conduira inévitablement à une véritable révolution anthropologique à travers l'affirmation de modèles post-humains et transhumains.

Il est aisé de constater que les diktats en question, élaborés par les élites financières et exécutés par des gouvernements nationaux complaisants, exigent des renoncements et des sacrifices.

En effet, pour en rester au dernier exemple cité, il est évident que la course à l'espace – accélérée par les conséquences qu'une éventuelle escalade nucléaire du conflit en Ukraine aurait sur l'habitat humain – ne sera pas ouverte à tous, mais seulement à ceux qui auront les « crédits » nécessaires, selon le système de « récompense » validé par le Covid à travers le *Green Pass*. En d'autres termes, seuls ceux qui obéissent auront le salut, ce qui signifie accepter de manière acritique un transhumanisme fondé sur l'administration forcée de médicaments expérimentaux et l'imposition de sources de protéines que l'organisme humain ne peut assimiler de manière systématique, ou, pire encore, obéir à un fidéisme

techno-scientifique qui véhicule des messages tels que « Vous ne posséderez rien et vous serez heureux » .

Si les citoyens ne contrent pas suffisamment cette dérive, l'étape suivante et ultime pourrait être la stérilisation de masse, l'euthanasie d'État, le contrôle de l'esprit humain : ce que certains appellent le « *Great Reset* » et qui n'est autre que la nouvelle normalité du monde post-covid, d'ailleurs largement anticipée par la fiction (un exemple pour tous : La Peste écarlate de Jack London, publié en 1912) et le cinéma (un exemple pour tous : le film 2022 : I Survived [en français Soleil Vert, ndt] sorti en 1973).

Et il est presque superflu de mentionner que la révision du Règlement sanitaire international et la négociation du 'Traité de Prévention des pandémies', menées au sein de l'OMS, vont déjà dans le sens du « *Great Reset* ».

Alors que certains semblent s'adapter à la nouvelle donne – soit par ignorance, soit par lâcheté, soit par connivence – le CIEB assure qu'il poursuivra son action pour promouvoir un débat ouvert, transparent et scientifiquement fondé sur ces questions, afin de remettre les principes généraux de la bioéthique et du droit biologique au centre des décisions politiques et de contribuer ainsi à la sauvegarde de la dignité et des droits fondamentaux de l'être humain au regard des applications de la biomédecine.

LE TEXTE DU MOIS

Le pari de Pascal est-il un bon argument ?

Les théologiens ne raffolent pas du célèbre argument de l' 'effrayant génie' ; à tort ?

Frédéric Guillaud • France Catholique 3818 16/06/2023.

France catholique a consacré une partie de ce numéro à Pascal dont on célèbre le 4^e centenaire de la naissance cette année. L'auteur, ancien élève de Normale Sup, agrégé de philosophie a publié : Dieu existe, arguments philosophiques (Cerf 2013) atholix reloaded, essai sur la vérité du christianisme, (Cerf 2015) Et si c'était vrai ?

La foi chrétienne à la loupe (Mdn, 2023)

Pour commencer, résumons l'argument. Pascal s'adresse aux agnostiques, c'est-à-dire à tous ceux qui n'ont pas de certitude bien arrêtée sur l'existence de Dieu et la vérité du christianisme. Son but?

Non pas leur prouver l'existence de Dieu par $A + B$: Pascal tient la chose pour impossible. Mais leur démontrer que le meilleur parti à prendre est de vivre comme si le Dieu chrétien existait. La situation est simple: ou bien l'on décide de vivre chrétiennement, ou on s'y refuse. Si on le décide et que Dieu existe, le gain est infini, puisqu'on gagne le Ciel... et s'il n'existe pas, la perte est finie, puisqu'on aura seulement renoncé à quelques plaisirs.

Un raisonnement imparable.

Si maintenant l'on refuse de vivre chrétiennement et que Dieu existe, la perte est infinie, puisqu'on risque le malheur éternel... et s'il n'existe pas, le gain est fini, puisqu'on aura seulement profité de quelques plaisirs. Pour parler le jargon des assureurs, on dira que l'utilité escomptée de chacun des choix, pondérée par la probabilité d'occurrence, est infiniment positive dans un cas et infiniment négative dans l'autre. Conclusion de Pascal : « Si vous à Bis gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc que Dieu existe, sans hésiter. »

Que vaut cet argument ? Sur le plan de l'évaluation des gains et des pertes, le raisonnement est imparable. On pourrait bien sûr objecter qu'il ne suffit pas d'avoir des mœurs chrétiennes pour être sauvé, et qu'il est certainement possible de l'être sans confesser explicitement la foi. Mais il demeure que même la vie pieuse augmente les chances du salut et eu que la vie dissolue les n'existait réduit. C'est tout ce qui compte pour que l'argument fonctionne. On peut même le renforcer en montrant que, même si Dieu n'existait pas, il y aurait un bénéfice net à mener une vie chrétienne. Je renvoie ici aux nombreux travaux de psychologie qui établissent que — toutes choses égales par ailleurs — les croyants ont en moyenne des familles plus stables, des relations sociales plus fructueuses et des vies plus longues que les non-croyants. Dès lors, le choix de la religion l'emporte même sur le plan des avantages temporels (cf. par exemple Koenig, King & Carson, *Handbook of Religion and Health*, Oxford, 2012).

.... ou un sordide calcul d'intérêt ?

Une première objection conteste l'argument tout entier au nom de la morale: comment peut-on proposer de fonder la dévotion religieuse sur un sordide calcul d'intérêt ? Une telle piété de boutiquier ne serait-elle pas tout simplement indigne de Dieu ? William James écrivait : « Si nous étions nous-mêmes à la place de Dieu, nous prendrions sans doute un plaisir particulier à priver de leur récompense infinie les croyants de cette sorte ! » (La Volonté de croire, 1897).

Autre objection fréquente: la croyance en Dieu ne relève pas de la volonté; nul ne peut se décider à croire quelque chose par un pur acte du libre-arbitre. Quel sens cela aurait-il de dire : «Je me suis décidé à croire que la tour Eiffel est en chocolat parce qu'on m'a promis une grosse récompense »? Y croiriez-vous vraiment ?

Non, évidemment. Ce genre d'argument ne débouche donc pas sur une véritable croyance, mais sur une sorte de comédie cynique et tartufesque : « Je dis que je crois en Dieu parce que j'ai calculé que c'est l'attitude la plus avantageuse... » Comment cela pourrait-il tromper Dieu ?

Enfin, Pascal paraît négliger qu'il existe d'autres religions que le christianisme. Or, elles font dérailler le calcul ; car si j'opte pour le christianisme et que l'islam est, en fait, la vraie religion, la perte ne sera pas finie — comme dans l'argument de Pascal, où il n'y a rien en face du christianisme —, mais bien infinie, puisque je risquerai alors « l'Enfer d'Allah », et non seulement la perte de quelques plaisirs.

Une adresse aux libertins

Ces objections, quoique intéressantes, ne paraissent pas décisives.

La première oublie que si Pascal s'adresse à des libertins calculateurs, il a pour but de les conduire à une véritable réforme intérieure. La promesse n'est pas: «Continuez comme avant, ne changez rien, contentez-vous de confesser de bouche la foi chrétienne, et vous serez sauvés.» Non, la promesse : = est: « Entrez dans la voie chrétienne,

changez de vie, renoncez em pestes » à votre égoïsme, vous aurez les prémices de la félicité éternelle. »

C'est ce qu'écrit Pascal: «Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, ami véritable. À la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n'en aurez-vous point d'autres ? » Au demeurant, le souci de son propre bonheur n'est pas un point de départ indigne: l'essentiel est d'affiner progressivement, par l'expérience, l'idée que l'on se fait du bonheur. Il faut pour cela se mettre en marche.

Motiver un engagement dans une vie réglée

La deuxième objection se trompe de cible : l'argument de Pascal ne vise pas à produire directement une croyance dans l'esprit du parieur, mais à motiver une décision pratique d'engagement dans une vie réglée et dans la recherche de Dieu. Le parieur ne « décide » pas de croire: il décide de se rendre attentif à tout ce qui pourrait l'amener à croire, au lieu de se divertir à en perdre la tête. Le pari dégage le silence nécessaire à ce que nous entendions la voix de notre cœur et le murmure de Dieu. Il est, disait Maritain, «un remède héroïque pour éveiller d'entre les morts ceux qui sont ensevelis dans la chair ».

La foi chrétienne a Les miracles et Les prophéties

Enfin la troisième objection ne fonctionne pas, car elle part du principe que le christianisme et l'islam — ou le bouddhisme si vous préférez — ont la même probabilité d'être vrai. Or, pour Pascal comme pour nous, ce n'est évidemment pas le cas. La comparaison entre le christianisme et les autres religions, sur le plan apologétique, est très favorable au christianisme. L'islam n'a aucune preuve pour lui, ni miracles, ni prophéties. Le bouddhisme est métaphysiquement insoutenable. La seule véritable alternative au christianisme, c'est bien l'athéisme. C'est là que se décide notre destinée: «Il faut parier. vous êtes embarqué. » •

TÉMOIGNAGE

Eglise : la grande blessure (2 – suite et fin)

Mgr Vitus Huonder, évêque émérite de Coire (Suisse) qui s'est retiré avec accord qui était aussi une demande du St Siège, dans un prieuré de la Frat. St Pie X a diffusé sur la chaine Youtube 'Certamen' en 3 épisodes ce qu'il retient de sa vie sacerdotale et épiscopale au service de l'Église et des âmes. En voici la fin de la transcription

7. Moyens de pression

Deux concepts ont été décisifs dans l'évolution de la vie de l'Église après Vatican II – et donc dans la crise : l'obéissance et le magistère vivant. On peut les combiner en une seule phrase : l'obéissance absolue est due au magistère vivant.

Une compréhension erronée de ces deux concepts a entraîné, ces dernières années, une dérive dans la vie de l'Église. En effet, ces deux notions ont été utilisées comme moyen de pression pour l'acceptation des nouveautés. Dans le passé, les fidèles n'ont pas été suffisamment initiés à la portée de l'obéissance. On ne leur a pas assez enseigné l'importance du magistère et de la Tradition. Trop souvent, l'obéissance a été comprise de manière servile et soumise, comme une obéissance de cadavre.

Les attaques contre l'Église et une conception trop étroite de l'autorité pontificale, surtout à partir des XVIII^e et XIX^e siècles, ont eu pour effet que l'on ne connaissait que l'obéissance absolue, sans contradiction. Cette obéissance a été inculquée aux fidèles. Ils se sont ainsi pliés sans broncher à ce qui était présenté comme un renouveau soi-disant nécessaire de l'Église. Face à cela, Mgr Lefebvre soulignait lors d'une audience avec le pape Paul VI le 1^{er} septembre 1976 :

« Je voudrais me mettre à genoux et tout accepter, mais je ne peux pas aller contre ma conscience ». Cette attitude aurait été impensable à l'époque pour de nombreux fidèles. On n'osait pas le faire face à l'autorité ecclésiastique. Le recours à la conscience était insuffisamment expliqué. Le déroulement de cette audience est d'ailleurs très révélateur de la manière dont on maniait l'autorité à l'époque, et dont on la manie encore en partie aujourd'hui ! L'abus d'autorité (terroriser les fidèles) est toujours possible. Tout catholique doit en être bien conscient.

L'autre notion, celle du magistère vivant, a été et est souvent utilisée de manière abusive pour présenter de nouveaux enseignements qui ne sont pas ancrés dans la Tradition. L'autorité pontificale, cependant, ainsi que toute autorité ecclésiastique, est liée à la règle de la foi. En ce sens, l'autorité ecclésiastique ne détermine pas ce qui doit être cru. Elle prend en charge le dépôt de la foi, le garde, le défend et le transmet. C'est ce qu'il faut entendre par « magistère vivant ». Le magistère ne peut pas procéder à une modification arbitraire de la foi et obliger à l'accepter.

C'est ici, dans la règle de la foi telle qu'elle a été transmise, que nous trouvons le critère permettant de juger correctement l'attitude et l'action de Mgr Lefebvre. Il n'a rien fait d'autre que ce qui est le devoir d'un évêque, et même de tous les fidèles : examiner les enseignements et les actes de l'autorité ecclésiastique à la lumière de la règle de la foi.

8. Absence de *pietas*

Le *Codex Iuris Canonici* (CIC) n'est pas un manuel de dogmatique ou de morale. Il est cependant une protection pour la doctrine de la foi, pour la vie de la foi. Il est avant tout destiné au salut des fidèles.

Or, nous lisons déjà dans le Code de 1917, dans le recueil de droit canonique en vigueur à l'époque de Vatican II, au Can. 23 : « En cas de doute, la révocation d'une loi n'est pas présumée, mais les lois postérieures doivent être mises en rapport avec les lois antérieures et, si possible, conciliées avec elles ». Ce principe a également été repris dans le Code de droit canonique de 1983 au Can. 21. Si un tel principe s'applique à la jurisprudence humaine, au droit positif ecclésiastique, il doit d'autant plus s'appliquer à la prédication doctrinale et à la réglementation de la vie liturgique – à la protection du droit divin. Car le salut des fidèles est directement en jeu.

C'est à partir de ce principe qu'il faut juger toutes les nouveautés et tous les changements survenus dans l'Église depuis le Concile. Dans quelle mesure y a-t-il une cohérence avec l'enseignement du passé ? Il y a aussi à cet égard une *pietas*, une dévotion et une estime, un respect pour les Pères, pour le passé de l'Église, pour la doctrine et la morale traditionnelles. En matière de foi, il n'y a pas de choix. Ce qui est postérieur doit être en accord avec ce qui est antérieur. La profession de foi doit être en accord avec l'Évangile et les autres textes révélés. Les décisions conciliaires doivent être en accord avec la profession de foi. Les décisions conciliaires ultérieures doivent être en accord avec les

décisions conciliaires antérieures contraignantes. C'est précisément cette *pietas* qui a fait défaut pendant la période conciliaire et postconciliaire. Comment a-t-on alors traité le patrimoine de l'Église, les églises et leur mobilier, les vêtements sacrés, les personnes attachées à la Tradition, les prêtres qui, pour des raisons de conscience, voulaient rester fidèles à la liturgie traditionnelle ? Cela pèse encore aujourd'hui sur l'Église ! Comme les théologiens sont devenus arrogants avec leurs enseignements, et dans leur illusion de revenir aux origines de l'Église ! Le slogan était : « Avec l'Église, tout ira mieux maintenant. Nous sommes la génération qui amène un tournant positif ». C'était à peu près l'état d'esprit qui régnait dans de larges cercles, un état d'esprit qui conduisait à regarder le passé de haut, avec mépris, sarcasme et suffisance, et qui n'hésitait pas à mépriser même ce qui était sacré et intouchable.

Depuis le pontificat de Paul VI, nous constatons encore et encore de graves atteintes à la doctrine et à la discipline de l'Église, qui font fi de la *pietas*. La plus grave a sans doute été l'atteinte à la liturgie de la messe. On a disposé de ce qu'il y a de plus sacré dans notre foi sans *pietas*, sans respect. Pourtant, l'Église a toujours conservé et transmis les textes sacrés et les instructions liturgiques avec le plus grand soin. Elle n'a procédé à des modifications ou à des enrichissements qu'avec beaucoup de réserve et de respect. En ce qui concerne le saint sacrifice de la messe, le principe formulé par le Concile Vatican I à propos des pouvoirs du pape, mais qui s'applique en soi à tout ministère ecclésiastique, vaut tout particulièrement : « L'Esprit Saint n'a pas été promis aux successeurs de saint Pierre... pour qu'ils fassent connaître, sous sa révélation, une nouvelle doctrine, mais pour qu'avec son assistance, ils gardent saintement et exposent fidèlement... le dépôt de la foi » (DS 3070). On peut se demander, après tout ce qui s'est passé, si ce qui a été fait était une démarche crédible ? Était-ce dicté par la *pietas* ?

9. Sortir de la crise

L'Église se trouve aujourd'hui – en 2023, j'aimerais y revenir – dans l'une des plus grandes crises de son histoire. C'est une crise interne à l'Église. Elle a touché tous les domaines de la vie ecclésiale : la prédication, la liturgie, la pastorale et le gouvernement. C'est une crise profonde de la foi. C'est ce que nous avons constaté. La question est maintenant de savoir comment surmonter cette crise. Disons-le tout de suite. Il n'y a qu'une seule voie pour sortir de la crise : revenir aux valeurs et aux vérités de foi que l'on a abandonnées, négligées

ou illégitimement mises de côté. Il s'agit de faire le point sur l'évolution des 70 dernières années et de la soumettre à une révision. L'Eglise a besoin d'un renouveau dans sa tête et dans ses membres. Elle a particulièrement besoin d'un renouveau de la hiérarchie, d'un renouveau de l'épiscopat, et surtout d'un retour à la vie sacramentelle et liturgique. La vie sacramentelle et le sacerdoce – c'est-à-dire la hiérarchie – sont en effet étroitement liés.

La crise, dont on pensait qu'elle avait atteint son point le plus bas dans les années 1990, a rapidement atteint, au cours des dix dernières années, un niveau abyssal que l'on n'aurait jamais pu imaginer. L'année 2007, avec le document *Summorum Pontificum*, fut certes porteuse d'espoir. Aujourd'hui, nous devons reconnaître que cela ne fut qu'un feu de paille, très vite étouffé, si bien que la crise est aujourd'hui plus grave que jamais.

Nous devons ici ajouter un mot de clarification sur le motu proprio *Summorum Pontificum*, ou plutôt sur son abrogation, ne serait-ce que parce que ce document pontifical devait revêtir pour moi une grande importance dans le dialogue avec la Fraternité Saint-Pie X. Le secrétaire de longue date du pape Benoît XVI, Mgr Georg Gänswein, nous rapporte ce qui suit : « Le 16 juillet 2021, Benoît XVI découvre dans *L'Osservatore Romano* l'information de la publication de *Traditionis Custodes* sur l'usage de la liturgie romaine traditionnelle... *Traditionis Custodes* apporte un net changement d'orientation. Selon lui, il s'agit d'une erreur, car elle met en péril l'effort de pacification entamé quatorze ans plus tôt. Il est inapproprié d'interdire la célébration de la messe selon le rite traditionnel dans les églises paroissiales. Car il est toujours dangereux de mettre un groupe de fidèles au pied du mur, de leur faire sentir qu'ils sont persécutés, et de faire naître en eux le sentiment de devoir sauver à tout prix leur identité face à 'l'ennemi' ». Bien entendu, cette question ne se résume pas à un simple souci de pacification, mais la remarque est intéressante.

10. La grande blessure

Le titre de cet enregistrement provient également d'une information de Mgr Gänswein sur le pape Benoît XVI, en rapport avec une déclaration du défunt *Summus Pontifex* sur la Lettre apostolique *Summorum Pontificum* mentionnée plus haut. Il aurait alors tenu à guérir la grande blessure qui s'était peu à peu formée, volontairement ou non. Nous lisons ensuite : « Comme il ressort clairement de ses écrits... le théologien Ratzinger était d'abord favorable à la réforme liturgique... Mais lorsqu'il a vu les développements qui ont suivi, il a

constaté la différence entre ce que le Concile voulait et ce que la Commission d'application de la Constitution *Sacrosanctum Concilium* avait réalisé avec la liturgie. Celle-ci était devenue un champ de bataille entre fronts opposés, faisant notamment de la célébration de la liturgie latine un rempart à défendre ou une forteresse à démanteler. »

Le dialogue avec la Fraternité a lui aussi pour objectif de guérir une grande blessure – ou plutôt de contribuer à guérir une grande blessure. Car elle saigne toujours – elle saigne en ce moment. L'Eglise souffre plus que jamais de cette blessure. Celle-ci s'élargit. Elle devient un furoncle venimeux qui plonge le corps entier dans un état de fièvre terrible. En ce sens, *Desiderio Desideravi* (61) doit être pris au sérieux lorsqu'il évoque la liturgie et son lien avec l'unité de l'Eglise :

« C'est pourquoi j'ai écrit *Traditionis Custodes*, pour que l'Eglise, dans la diversité des langues, élève une seule et même prière qui exprime son unité. Cette unité, comme je l'ai déjà écrit, je voudrais la voir rétablie dans toute l'Eglise de rite romain ».

Mais la question se pose de savoir si c'est de cette manière que l'unité peut être restaurée. En supprimant la liturgie authentique ? – C'est justement illégitime, car cette liturgie fait partie, par la force de la Tradition, du trésor de la foi de l'Eglise, et relève donc du droit divin.

11. Persécution interne à l'Église

Par ses déclarations, le pape Benoît XVI a évoqué un fait qui concerne malheureusement toute l'Eglise aujourd'hui, et qui doit figurer dans la description de la situation ecclésiale actuelle : la persécution à l'intérieur de l'Eglise. Tout comme saint Basile le Grand (+ 379) qui se plaignait à l'époque de l'arianisme, nous devons nous aussi admettre aujourd'hui :

« Une persécution s'est abattue sur nous, vénérables frères, et même la plus violente des persécutions. Les pasteurs sont persécutés pour que le troupeau soit dispersé : et le pire, c'est que les suppliciés ne vivent pas leurs souffrances avec la conscience d'être martyrs, pas plus que le peuple ne vénère les combattants comme des martyrs, parce que les persécuteurs eux-mêmes portent le nom de 'chrétiens'. L'observation fidèle des traditions des Pères est désormais punie terriblement comme un crime. Ceux qui craignent Dieu sont chassés de leur patrie et exilés dans des lieux déserts. Ce ne sont pas les cheveux

blancs qui sont respectés par les juges iniques, ni l'observance de la religion, ni la marche selon l'Évangile à laquelle on est resté fidèle depuis sa jeunesse jusqu'à ses vieux jours... Nous vous écrivons ceci, bien que vous le sachiez déjà ; il n'y a pas un endroit sur la terre où nos malheurs ne soient pas déjà connus » (Epistola 243). Ainsi parle saint Basile.

Oui, cette description du saint Père de l'Eglise et Docteur peut vraiment être appliquée, presque à l'identique, à la situation ecclésiale actuelle.

Les mesures contre la liturgie traditionnelle qui ont été prises récemment, avec *Traditionis Custodes*, *Desiderio Desideravi* et les ordonnances qui les accompagnaient, ne sont pas autre chose qu'une chasse aux fidèles qui reconnaissent à juste titre, dans cette liturgie, le culte véritable et originel de l'Eglise romaine. On ignore effrontément le fait qu'ils ont le droit de recevoir les sacrements dans cette forme transmise depuis des siècles. C'est la même impudence qui avait prévalu à la suite du Concile et qui avait alors causé tant de souffrances.

12. Question au pape

J'aimerais poser une question au Pape. Oui, qu'est-ce que je voudrais demander au Pape s'il me recevait ? J'aimerais demander au pape pourquoi il enlève le pain aux enfants.

Qu'est-ce qui l'incite à les laisser mourir de faim ? Qu'est-ce qui l'incite à les laisser périr ? Car ils ont droit à cette nourriture – j'insiste : à cette nourriture – j'insiste : ils ont un droit. C'est la nourriture dont leurs pères se sont nourris et qu'ils leur ont transmise. Ce n'est pas leur propre recette. Ils ne l'ont pas composée eux-mêmes, pour ainsi dire, à leur guise. Ils l'ont acceptée de ceux qui l'avaient fidèlement transmise. Pourquoi le pape la leur enlève-t-il et les laisse-t-il mourir de faim ? Pourquoi veut-il leur administrer de force quelque chose qui leur est étranger ? Notre-Seigneur a pourtant dit : « Un père de famille ne donne pas à son enfant une pierre quand il demande du pain, un serpent quand il demande un poisson, ou un scorpion quand il demande un œuf » (cf. Mt 7,9 et Lc 11, 11-12). Mais ici, il ne s'agit même pas que le pape donne quelque chose, mais qu'il laisse quelque chose à ses enfants, quelque chose qui leur est vital : le saint sacrifice de la messe des Pères.

Lorsque Mgr Lefebvre a été reçu en audience par le pape Paul VI en 1976, il a formulé la demande suivante : « Ne serait-il pas possible d'autoriser dans les

églises une chapelle où les gens puissent prier comme avant le Concile ? Aujourd'hui, on permet tout à tout le monde : pourquoi ne pas permettre quelque chose à nous aussi ? » Il ne s'agissait pas à l'époque de n'importe quel souhait extravagant. Il ne s'agit pas non plus aujourd'hui d'un quelconque désir fantaisiste. Il s'agit de la foi. Il s'agit du bien le plus précieux de notre foi. Il s'agit vraiment de notre nourriture, du pain pour survivre.

C'est pourquoi je pose à nouveau la question : pourquoi le Pape enlève-t-il le pain aux enfants ? Qu'est-ce qui le pousse à les laisser mourir de faim, à les laisser périr ?

13. Justice et gratitude

Je reviens au 9 janvier 2015, à la lettre romaine demandant d'entamer des discussions avec des représentants de la Fraternité Saint Pie X. Malgré des circonstances défavorables, j'ai rempli ce mandat – et je suis toujours en train de le remplir. Je terminerai donc par une demande adressée aux autorités de l'Eglise : je demande justice pour la Fraternité Saint Pie X. L'étude de sa situation exige cette demande. Il conviendrait que l'Eglise présente des excuses à l'égard de cette société, comme elle le fait dans d'autres cas. Cela a même été fait dans des cas de tombes fantômes. Il ne s'agit pas ici de fantômes, mais de personnes vivantes, d'âmes qui ont droit à l'assistance pastorale que l'Eglise leur a accordée avant le Concile, et qui demeure un droit permanent même après. Il ne s'agit pas d'un privilège ou d'un indult, il s'agit d'un droit.

Il conviendrait également que les autorités ecclésiastiques, avec ces excuses, expriment leur gratitude pour le travail accompli par la Fraternité, et leur reconnaissance sans réserve pour cette œuvre authentiquement catholique.

VIE SPIRITUELLE

Une méditation pour ce printemps

par le P Jean-François s.j. Extrait de 'méditations quotidiennes -printemps', au '13 mai', Via Romana 12 € Petit livre de poche avec des réflexions toujours très bien venues, originales, profondes et simples, sur 2 pages quotidiennes pour se situer en chrétien tranquillement et fermement conséquent en notre monde actuel.

Après des méditations pour l'hiver et l'automne, l'auteur publie ce 15 juin des méditations pour tous les jours de l'été

Ô martyrs de tant de siècles ayez pitié de notre rapetissement !, Nous ne marchons plus comme de fiers esclaves, comme des chevaliers prêts à toutes les batailles, pas même comme des soldats mercenaires attirés par le gain mais prêts à remplir leur devoir d'état. Tant de Cauchon parmi nous, aplatis devant les puissances et les étendards de ce monde ! Les noms des idoles modernes sont Diversité, Mixité, Créolisation, Transsexualisme, Réchauffement, Énergie renouvelable, Tri sélectif, Éolienne, robotisation, virtualisation, Réseau social, Avortement, Euthanasie, Remplacement, Vélo électrique, Trottinette urbaine, et le panthéon n'est pas clos. Mieux vaudrait sacrifier aux dieux païens anciens, eux qui avaient encore figure humaine et qui éprouvaient les passions et les émotions partagées par les hommes. Aujourd'hui, époque de glaciation des âmes et des cœurs et non point temps de réchauffement de l'humain, le Progrès, tant chanté par ce siècle diabolique que fut le XIX, prend sa revanche sur les sceptiques et les résistants. Il démontre son empire et nous serre dans une main de fer. Il est le dieu des dieux, celui qui donne le ton et qui mène l'orchestre et il n'accepte aucune fausse note. Il retranche de la société des hommes toute fête qui dépasse. Et l'Église, en ces hommes ordonnés, se tait, ou bien elle crie avec les hyènes. Rien ne change jamais et Jeanne est de nouveau sacrifiée sur le bûcher, sous les applaudissements des clercs et à la satisfaction des fortunes qui règnent et qui n'ont point reçu l'onction sainte.

Notre Seigneur nous a prévenus : « Prenez garde aussi à vous-mêmes. Car on vous traduira devant les tribunaux. Vous serez battus dans les synagogues, et vous comparâtes à cause de moi devant les gouverneurs et les rois, en témoignage contre eux. » (Mc., XIII. 9) La persécution n'est pas une défaite puisqu'elle est témoignage contre l'erreur. Les martyrs savent que leurs ennemis ne sont pas victorieux. Les derniers mots de la Jeanne d'Arc de Charles Péguy embrassent tous les hommes dans une même pitié: « Pardonnez-moi, pardonnez-nous à tous tout le mal que j'ai fait, en vous servant. / Mais je sais bien que j'ai bien fait de vous servir. / Nous avons bien fait de vous servir ainsi. / Mes voix ne m'avaient pas trompée. / Pourtant, mon Dieu, tâchez donc

de nous sauver tous, mon Dieu. / Jésus, sauvez-nous tous à la vie éternelle. » Les ennemis de Dieu, qui sont aussi les nôtres et ceux du genre humain, ne peuvent pas supporter d'être remis en cause, d'être contestés puisqu'ils représentent le Bien forgé par les démons qu'ils servent. Ils cultivent l'effilochement afin que tout soit confondu, que les frontières disparaissent : entre les pays, entre les races, entre les sexes, entre les vices et les vertus. Ils aiment les salades niçoises et les ratatouilles, les plats qui se mangent froid et où tous les ingrédients sont mélangés, sens dessous-dessus. Ils n'aiment rien, sauf eux-mêmes, et encore, et leur unique but est de laisser dans le monde leur trace, comme tout escargot ou toute limace traînent derrière eux un sillage de bave vite effacé par les mouvements de la nature. Joseph de Maistre a cette remarque, à propos de la Révolution en 1793, qui fait frémir : « On croit voir rire l'enfer ; il est moins effrayant quand il hurle. » (Mémoire sur Les prétendus émigrés savoisiens) Le rire grinçant nous a envahis, entourés, enveloppés car nous vivons dans une société où il n'y a « que du bonheur ».

L'oreille exercée du croyant repère bien derrière ces éclats trompeurs la terreur de tous ces possédés en proie à l'attraction du néant. Le chrétien sait que ces fiers-à-bras sont en panique et donc, comme certains animaux pris au piège, ils redoublent de violence et de férocité. Nous ne devrions pas éprouver de crainte devant de telles oppositions.

Laissons ceux qui prêchent constamment l'aplatissement et l'enfouissement, autruches cléricales ou laïques, et suivons plutôt l'exemple des hérauts de la foi en correspondant le mieux possible aux talents et à la mission propres à chacun. Les nouvelles divinités sont très fragiles et elles ont l'avantage de s'entredévorer, ne souffrant aucune concurrence. Elles dureront moins longtemps que leurs prédécesseurs de l'Antiquité. Notre Seigneur nous envoie sur le champ de bataille. Il ne garde pas ses troupes en caserne. Les ouvriers sont faits pour semer et pour moissonner, pas pour engranger.

NOTRE HISTOIRE

Charles VII, le “bien servi”

Jacques Trémolet de Villers, France Catholique n°3814, 19 mai 2023

Le petit roi de Bourges » a commencé par douter de lui-même. À la fin de son règne, il avait reconquis tout son royaume. Le Ciel n'abandonne pas la terre.

Les Capétiens avaient assis leur prospérité et celle du royaume sur la simplicité et l'efficacité de leurs lois de succession. Le fils aîné succédait au père, ce qui évitait les discordes, les divisions, les meurtres qu'avaient connus leurs prédécesseurs. L'un des arguments les plus courants contre cette loi de succession est de dire : “le fils ne vaut pas le père”. Lorsqu'on voit Charles VI le Fou succéder à Charles V le Sage, on est tenté de donner raison à cet argument. Mais il se retourne quand c'est Charles VII qui succède à Charles VI.

L'histoire a conféré à Charles VII deux caractères, d'abord “le Victorieux”, ensuite le “Bien Servi”. Il faut dire qu'entre le petit roi de Bourges qui “allait chercher son pain à l'hôpital”, selon un ambassadeur de Venise, et le Charles VII de la fin du règne qui a reconquis tout le royaume contre les Anglais, organisé l'armée avec une solde pour que les soldats ne soient plus des pillards, bâti une administration fiscale, ouvert et protégé des universités, il n'y a pas de commune mesure.

Ce pauvre dauphin sans pouvoir n'a pu arriver à cette plénitude qu'avec une succession impressionnante de grâces. D'où le surnom du “Bien Servi”.

Il faut noter parmi les dons reçus par Charles VII, la présence des femmes: d'abord Yolande d'Aragon, sa belle-mère qui l'a élevé et protégé, Marie d'Anjou, sa femme qui l'a tout le temps soutenu, Jeanne d'Arc qui est venu le conforter quand il doutait de sa légitimité et de son droit, Agnès Sorel qui l'a révélé à lui-même en en faisant un chevalier conquérant.

On lui a reproché de n'avoir pas été à la hauteur de ses dons, mais comment aurait-il pu l'être ? Personne de son temps n'a été à la hauteur de Jeanne d'Arc.

On ne peut pas ne pas voir une grande leçon dans ce soutien que le Ciel apporte à un roi contesté, faible, doutant de lui-même, écrasé par le poids d son hérédité, “un père fou et une mère dépravée”. Louis XI disait de sa grand-mère

Isabeau de Bavière, la mère de Charles VII, qu'elle était "la plus grande p... de la chrétienté." Ces parents indignes avaient déshérité leurs fils, en cédant le royaume au roi d'Angleterre, avec la complicité de toutes les élites de la chrétienté, au premier rang desquelles l'université de Paris.

Dans ce temps de l'histoire, où l'Église souffre du grand schisme, — "il y a deux papes et bientôt trois" —, le Ciel envoie un personnage miraculeux en la personne de Jeanne, non pas pour remettre de l'ordre dans l'Église, mais pour sauver un royaume temporel. La grâce divine ne regarde pas la qualité des personnes mais l'importance de leur rôle dans l'histoire du salut. On en déduit logiquement que la continuité du royaume de France était nécessaire à l'histoire du salut, et que le rôle de Charles VII a été de recevoir ces grâces et de les accomplir.

Un royaume libéré et pacifié

Il est extrêmement révélateur qu'il fut un homme ordinaire, pécheur et indigne comme il le disait lui-même, mais fidèle à sa mission de fils de roi. Il est touchant aussi de voir comment le peuple français continuait à vénérer Charles VI, malgré sa folie, et à l'aimer d'autant plus qu'il inspirait de la pitié. Cet amour se reportera aisément sur Charles VII et on comprend que la nation ait approuvé toutes les réformes qu'il a dû conduire.

L'intervention de Jeanne n'aura pas été inutile, malgré les défaillances personnelles de ses lieutenants et du roi lui-même, puisque par la suite, Louis XI qui était avide de régner trouvera un royaume ordonné, libéré et pacifié.

Le règne de Charles VII ouvre à une ample méditation, sur le rôle du politique dans la vie religieuse. Il montre que le Ciel n'abandonne pas la terre, jusque dans ses complications les plus temporelles, et par là interdit tout désespoir.

Georges Bordonove commente ainsi le portrait par Fouquet de Charles VII (cf. photo) : "Avec tout son talent, Fouquet a rendu l'écorce du personnage mais non son âme." L'histoire montre que cette âme était plus grande que ne le disait l'aspect extérieur •

